

Au coeur du Canal des Pangalanes, à mi-chemin de notre itinéraire, nous glissons sans effort, porté par un vent qui nous est, pour une fois, favorable. Debout sur nos paddles, la prise au vent est maximal, notre corps faisant office de voile. De temps à autre, un coup de rame à droite, un coup à gauche, juste pour corriger la trajectoire. Cette navigation tranquille nous laisse tout le loisir d'admirer cette nature exceptionnelle qui nous accueille. Nous sommes littéralement hypnotisés par le cadre majestueux dans lequel nous évoluons depuis une heure. A cet endroit, le canal traverse un lac qui s'étend tout en longueur, les berges sont une succession de petites criques tapissées de nénuphars qu'entourent de magnifiques couronnes de plantes aquatiques. On se croirait dans un éden entretenu par un jardinier. La nature fait décidément bien les choses, elle est ici, d'une rare perfection. Nous vivons un rêve éveillé, un rêve imaginé il y a déjà presque un an.

C'était en mai 2017. Nous sortons du festival du film d'aventure, avec comme à chaque fois, des étoiles plein les yeux. Mais cette année, quelque chose est différent et pousse nos réflexions un peu plus loin. Est-ce la bourse « Au bout du rêve » délivrée par Zeop qui agit comme un détonateur ? Quoi qu'il en soit, nous décidons nous aussi de mettre les voiles et de s'offrir une grande bouffée de liberté. Oui mais où ? Comment ? Et pour y faire quoi ? Nous voulons un projet qui nous ressemble et qui respecte certaines de nos valeurs.

Très vite, on écarte les destinations trop lointaines. Pour nous, l'intensité d'une aventure n'est pas proportionnel au nombre de kilomètres parcourus. Ça tombe bien, notre voisine, l'île rouge nous attire irrésistiblement. Il faut dire que Madagascar a de solides arguments. Elle fait partie du cercle très fermé des 17 mégadivers, pays considérés comme les plus riches en matière de biodiversité. Et la zone qui nous intéresse le plus, l'Est, la côté au vent, luxuriante y est pour beaucoup. C'est décidé nous descendrons le Canal des Pangalanes, le plus long au monde creusé par l'homme (680 km). Il trace sa route presque en ligne droite du nord au sud, ne laissant entre lui et l'océan Indien qu'une fine bande de terre, de moins de 100 mètres par endroit. Ça répond à la question Où ?

A la question comment, on sait d'office qu'il ne peut s'agir d'un moyen motorisé. Il n'y a pas 36 options, ce sera pirogue, canoë ou.... paddle ??? Paddle, sans hésiter ! Et pour une raison très simple, la position. Debout, on s'offre un horizon beaucoup plus vaste qu'assis au ras de l'eau. Le regard peut ainsi porter au-delà des berges, rizières et bancs de sables. Et puis, aucune descente n'a jamais été tentée en paddle. On crée une première !

Enfin, il s'agit de répondre à la question : pour y faire quoi ? L'aventure c'est chouette, la liberté on s'en nourrit, s'en mettre plein les yeux, on adore, mais on se rend dans le 4ème pays le plus pauvre au monde. Il y a bien une manière de se rendre un minimum utile sur place. A y regarder de près, on constate qu'une large portion du canal que nous allons emprunter (370 km) est déconnecté de toute liaison terrestre. Pas de route, pas de piste, aucun port. La côte, façon landaise, se prête très mal au cabotage. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui a poussé les français à construire ce canal : faciliter le transport des épices, du café et du riz du sud vers le nord. Certains villages sont particulièrement isolés, à plus de 2 jours de pirogue d'un point de rencontre avec le bitume, synonyme ici de passeport pour la « civilisation ». Durant la 1ère moitié du parcours, les habitants des lieux n'ont d'ailleurs pas vu un blanc depuis 4 ans !

Nous apprenons de contacts que j'ai sur place, investis socialement, que dans ces contrées ce qui fait le plus défaut sont les produits d'hygiène et le matériel scolaire. En démarchant différents partenaires réunionnais, nous parvenons à réunir 60 kg de fournitures que nous remettrons dans 10 villages pré-sélectionnés sur... Google Earth. Car il faut savoir qu'il n'existe aucune carte du canal de quel que type que ce soit. Seules les photos glanées sur les blogs et sites touristiques nous donnent un bref aperçu de ce qui nous attend. Inspirée, Anais, nous dégotte la solution. Elle réunit dans ce qui deviendra notre bible, des captures Google Earth du canal par portion de 5 km. Au total, un guide sur-mesure de 80 pages, la classe !

Au vue de ces cartes, nous pensions trouver des hameaux de 100 personnes tout au plus. Grande est notre surprise lorsque nous comprenons qu'il n'y a jamais moins de 300 habitants par bled. Presque honteux de livrer ces fournitures, dérisoires au regard des besoins à combler, notre déception est vite gommée par l'enthousiasme débordant de cette jeunesse « vierge » de toute contamination occidentale. Dans certains villages on nous réserve une fête telle digne de rock stars venues donner le concert de l'année. La gratitude se lit sur les visages mais ce qui déchaîne surtout les élèves est la marque d'intérêt que nous leur portons malgré nous. Ils semblent profondément excités par le temps que nous prenons à visiter leur village et nous poser quelques instants dans leur école, partager quelques mots, grimaces et surtout de mémorables fous rires.

Cette simplicité, cette innocence, j'oserais même dire cette pureté de l'âme nous la retrouverons tout au long de notre périple. Les malgaches ici n'ont presque rien mais ils ont l'essentiel : la joie. Les gens sont heureux, jamais il n'apparaissent miséreux ! Certes la réalité est implacable. On reste

tout en bas dans la pyramide de Maslow, le quotidien réduit à une lutte pour la subsistance : se nourrir, se loger. Dépression ou burn out, ne sont ici que pure science-fiction. Leur dénuement nous serre pourtant les tripes. Ils n'ont pour seul toit qu'une case sommaire faite de feuilles de cocotiers tressées, toute la famille loge dans moins de 4m². On creuse ce mode de vie ultra minimaliste. « Un frigo ? Pour quoi faire ? La nature nous donne chaque jour notre part. Un micro-onde ? Inutile, nous avons notre fatapera (barbecue malgache). Une douche ? Superflue, le canal est à 10 mètres ! ».

Nous ne pouvons qu'être admiratifs et remplis d'humilité devant cette humanité. Humanité qui colle avec honnêteté. Au tout départ, nous prêtions une attention particulière à nos effets personnels, en particulier les liquidités. Précaution vaine ! Jamais nous n'avons été victime de commerçants cherchant à profiter de la situation, certains allant même jusqu'à nous offrir de la nourriture : bananes, biscuits ou mofo gasy (beignets). Était-ce notre frêle condition physique qui les chagrinait à ce point ? L'habitude de croiser des étrangers bien portants devait sans doute trancher avec nos corps asséchés par 20 à 30 km de rame quotidienne et une nourriture rationnée au plus juste.

En chemin, on nous recommande une halte chez René la pipe, le seul blanc qui habite le canal. Nous débarquons à Marosiky en milieu d'après-midi et tirons de sa sieste ce sexagénaire aux allures de flibustier. Installé depuis 15 ans dans ce trou perdu avec Sylvie, sa compagne malgache, il s'est offert un cadre proche du paradis. Bordant le canal et légèrement en hauteur, sa bicoque domine l'océan. Bricoleur, taquin, un brun râleur, René a un coeur immense. Il a beaucoup oeuvré pour le village et sans hésiter une seconde, nous invite à camper chez lui. Au moment de le quitter, faux départ ! Notre piroguier Fred qui transporte les dons s'est fait piquer son esquif. Une pirogue qui ne lui appartient d'ailleurs pas, nous la louons à un député rencontré dans la 1ère ville étape. Finalement, Fred l'aperçoit au milieu du canal. Un des villageois parti chercher sa pitance du jour avait fait sienne cette pirogue que la providence avait posé sur sa route.

Sur un paddle l'espace est plus que compté. Et l'eau potable représente un défi de taille. Outre notre équipement de bivouac, effets personnels et nourriture, comment emporter suffisamment de quoi tenir pour chacune des 4 étapes de 80 km ? Entre la cuisine et notre hydratation, il aurait fallu un minimum de 10L par jour, soit 700L par semaine de navigation. En cherchant sur le net, Katadyn s'impose comme LA solution. Suisse, comme nos paddle (nous ignorions cette passion cachée pour la production helvète), c'est à priori l'un des meilleurs systèmes de filtration pour l'itinérance. La messe est dite, nous boirons l'eau du canal, nous n'avons pas le choix !

L'eau, parlons-en. Autre préjugé rapidement battu en brèche. A l'image de nombreux pays en voie de développement, nous pensions trouver une nature en partie souillée par l'homme et son plastique toxique. Excepté aux abords des villages, ou quelques déchets jonchent la rive, le reste du cours d'eau -tout comme les plages voisines- est d'une propreté remarquable. Dans certaines portions, l'eau est parfois si limpide que l'on peut admirer le fond 4 mètres plus bas. Résultat, pas une fois nous ne tomberons malade. Tout au plus boirons-nous de l'eau saumâtre et donc salée, car pompée trop près d'une embouchure. Cette qualité s'apprécie à l'oeil nu. Anaïs et moi sommes subjugués par la quantité de papillons, libellules, abeilles, batraciens, échassiers ou ces petits chasseurs furtifs couleur bleu azur que sont les martins pêcheurs, peuplant la surface du canal.

Seule ombre à ce chef d'oeuvre brut, et pas des moindres, un fléau qui ronge Madagascar depuis des décennies. La déforestation. Bien que dans une région particulièrement humide, nous sommes marqués par cette succession de collines totalement déplumées et que l'érosion finit par défigurer. La déforestation a réduit 90% des forêts de l'île en cendres... Point de jugement trop hâtif ! Quand nous autres occidentaux avons pour souci quotidien de savoir quel sera le restaurant ou nous irons dîner ou la prochaine destination de nos vacances, les malgaches ont cette préoccupation unique de savoir ce qu'ils mettront dans leur assiette et celle de leurs enfants le lendemain...

4 semaines durant, la descente de ces 370 kilomètres n'a pas toujours été un long fleuve tranquille. Plus des trois quarts du temps, nous avons lutté contre un vent contraire. Aux abords des embouchures, la peine s'en trouvait doublée avec un courant défavorable réduisant notre vitesse à moins d'un 1 km/h. Nous avons joué aux apprentis funambules tractant nos paddle sur des portions du canal entièrement recouvertes de jacinthes flottantes. Et bien sur, impossible d'échapper à des déluges bien sentis, spécialité de ce coin de l'île... Fort heureusement, nous n'avons pas eu le plaisir de croiser des crocodiles dont on nous avait maintes fois mis en garde. Le canal en était pourtant infesté lors de sa construction. Il y en a toujours mais ils se sont montrés suffisamment aimables pour nous laisser le champ libre...

Nous étions venus vivre une aventure placée sous le sceau de la liberté, de la découverte et des rencontres, Madagascar aura plus que comblé nos aspirations. Nous repartons riches d'une évasion qui aura été avant tout humaine. Misaotra betsaka Madagasikara ! (Merci beaucoup Madagascar)

> **Vidéo** : Pour voir le résumé de notre périple : <https://vimeo.com/378724655>

> **Photos** : Quelques images de cet endroit exceptionnel qu'est le Canal des Pangalanes et ceux qui le peuplent



L'ambiance tranquille caractéristique des villages le long des Pangalanes



Nous sommes rarement seuls sur le canal, « périphérique » de l'Est malgache



Le tacatac, unique moyen de transport collectif de la 2ème partie des Pangalanes



Les malgaches découvrent pour la 1ère fois l'étendue de leur canal...



L'accueil dans les écoles restera incontestablement le temps fort de notre périple



Traversée d'un des pièges à poissons qui jalonnent la 1ère partie du canal



Chaque jour, un spot de bivouac que nous n'aurions jamais osé imaginer même en rêve



Sur le canal, les enfants ont le permis pirogue dès le plus jeune âge